

Notes suite à la lecture des cours de Deleuze sur Spinoza

Jusqu'à 330

En rouge regroupement à réaliser

En vert à compléter à partir de la page

Abstraction

Affect dont affect actif

Affection

Concept

premier genre de Connaissance

deuxième genre de Connaissance

troisième genre de Connaissance

passage d'un genre à l'autre

Déterminisme - Causalité

Durée

Entendement

Essence

Finalité

Hierarchie ou son absence

Idée adéquate et sa réciproque

Individualité

Joie et tristesse

Mode

Morale

Notion commune

Ontologie

Paradoxe

Partie I

Partie II

Partie III

Partie V

Persévérer dans son être

Philosophe et philosophie

Prophétie et prophètes

Puissance

Raison

composition et décomposition des Rapports

Séquences

Signes et sémiologie

La substance

affect signe Vectoriel

Abstraction

Différence entre une idée générale et une idée abstraite.

Démonstration, je peux retirer mes lunettes de la feuille du papier mais je ne peux pas séparer le recto du verso.

Dans ma représentation ils peuvent être donnés séparément, ça n'en fait pas une idée abstraite.

[Démonstration confuse]

Il ne peut y avoir d'idée abstraite car c'est contradictoire.

Les empiristes anglais Berkeley, Hume ... nient l'existence d'idée abstraite. Il n'y aurait que des idées générales.

Une abstraction, si ça existe, est quelque chose d'abstrait.

Une généralité n'est pas quelque chose, c'est un rapport.

L'idée abstraite d'angle est un angle ni droit, ni aigu, ni obtus.

Une idée abstraite est indémontrable.

Donc il n'y a pas d'idée abstraite, il y a que des idées particulières, qui peuvent avoir des fonctions générales.

Dans ce cas elle est générale par sa fonction et non par sa nature.

Pour Spinoza l'idée abstraite est un ressort du langage équivoque, qui procède par pseudo-abstraction.

Dans la partie II Prop.XL scolie1 il oppose les notions communes aux termes transcendants, étant précisément les idées abstraites. Voir aussi partie II Prop. XXXVII

Il n'y a pas d'idée abstraite de l'homme, il y a simplement des idées générales de l'homme.

Spinoza ne définit pas l'homme raisonnable, c'est une idée abstraite.

Les essences ne sont pas abstraites, il n'y a pas d'essence de l'homme. S'il n'y avait qu'une composition de rapports de tous les hommes, ce serait une société idéale. C'est ainsi que Spinoza fait de la politique.

Affect dont actif

Il y a une chaîne continue des propositions et démonstrations, celle des concepts.

Et à l'opposée une discontinuité des scolies qui est une ligne brisée des affects.

L'affect est ce qui effectue la puissance. A chaque instant des affects remplissent ma puissance.

Les affects sont des perceptions, des sentiments. Ce sont des remplissements, des effectuations de puissance.

Tous les affects dérivent de la tristesse et de la joie. La tristesse remplit ma puissance mais celle-ci diminue.

La raison est réduite en cas spécial des affects, c'est un certain type d'affect.

On ne peut pas rien comprendre à l'Éthique, c'est à dire à la théorie des affects si on n'admet pas pour Spinoza une opposition entre les comparaisons de l'esprit entre deux états et les passages vécus qui ne peuvent être vécus que dans des affects.

Les affects signalent des diminutions et des augmentations de puissance vécues, pas obligatoirement conscientes.

La tristesse est un affect enveloppé par une affection.

Pour Kant l'espace est la forme sous laquelle des objets extérieurs m'affectent, mais le temps est la forme sous laquelle je m'affecte moi-même. Kant développe toute une théorie très curieuse de l'affection de soi par soi.

Chez Spinoza c'est un tout autre monde. Il y a des **affects actifs** ou passifs. Les passifs sont les passions, **les actifs** sont les affects par lesquels je m'affecte moi-même.

Dans cette augmentation ou cette diminution les affects, signes indicatifs, est le passage d'une affection à une autre.

Ces affects (affectus) la quatrième espèce de signe est le signe vectoriel.

Je ne connais les autres corps que par les effets qu'ils ont sur le mien. Je reste donc dans le domaine des affections et les affects correspondants passifs en évolution de puissance.

Les idées découlent toujours des affects mais ceux-ci ne sont plus des passions. Donc des diminutions ou augmentations de la puissance d'agir. Ce sont des **affects actifs**.

Les affects qui découlent des notions communes sont des affects action, ce sont des joies actives.

Le premier genre de connaissance est l'ensemble des affections et affects-passifs qui en découlent, c'est le monde des signes.

Le deuxième genre de connaissance, appelé raison, est l'ensemble des notions communes univoques et des **affects actifs** qui en découlent.

Pour certains, la majeure partie de nous-même occupées par des affects et des affections du premier genre.

Affection

Une action est vertueuse ou vicieuse par son rapport d'association avec une image de chose. Cette image est une affection de ma puissance, pas de l'action.

L'affection est l'effet instantané d'une image de chose sur moi. Les perceptions sont des affections.

L'image de chose associée à mon action est une affection.

Si on augmente les affections dont on est capable, il y a une augmentation de puissance et réciproquement.

La tristesse est un affect enveloppé par une affection. L'affection est une image de chose, peut-être confuse, vague, qui me donne de la tristesse.

Kant développe toute une théorie très curieuse de l'affection de soi par soi.

Dans ce monde je ne peux me connaître que par les affections que j'éprouve, il n'y a aucun cogito.

Dans la rigueur de la terminologie spinoziste il y a aussi les perceptions qui sont les affections ou idées.

Les affections (affectio) sont l'idée de l'empreinte d'un corps sur le mien.

A chaque instant j'ai des affections. Dès que je tourne la tête mon affection change.

Ma puissance diminuée ou augmentée s'effectue sous et par les affections que j'éprouve.

Dans cette augmentation ou cette diminution les affects, signes indicatifs, est le passage d'une affection à une autre.

Je ne connais les autres corps que par les effets qu'ils ont sur le mien. Je reste donc dans le domaine des affections et les affects correspondants passifs en évolution de puissance.

Tant que je connais les corps par leur effet sur moi mes affections sont inadéquates.

Le premier genre de connaissance est l'ensemble des affections et affects-passifs qui en découlent, c'est le monde des signes.

Pour certains, la majeure partie de nous-même occupées par des affects et des affections du premier genre.

Pour d'autres l'éternité trouvée par une vie remplie de notions communes et d'idées d'essence, donc d'affections des deuxième et troisième genre.

Concept

Les concepts sont inséparables des séquences.

Comprendre la séquence c'est comprendre le concept.

La séquence est à rapprocher de la peinture.

Les philosophes établissent une séquence, dans leur création conceptuelle, sur les rapports entre l'Être et l'Un. Platon le fait dans la seconde partie du Parménide. Pour Plotin l'Être émane de l'Un, sinon ça deviendrait deux.

Pour Plotin l'Être comprend tous les êtres. Chaque être explique l'Être.

Tenir compte des séquences pour comprendre Plotin.

Dans ces quatre premières parties lire à hautes voix les scolies. Le timbre se fait pathos, agressivité, violence, et qui diffère de la lenteur des démonstrations. Il y a une chaîne continue des propositions et démonstrations, celle des concepts.

premier genre de Connaissance

C'est le signe pour Spinoza qui donne cohérence au premier genre de connaissance.

Un quatrième type de signe, signes vectoriels, les augmentations de puissance, les affects, vous donne la possibilité de sortir des signes. Sinon on serait condamné au premier genre de connaissance.

deuxième genre de Connaissance

Le deuxième genre de connaissance, appelé raison, est l'ensemble des notions communes univoques et des affects actifs qui en découlent.

troisième genre de Connaissance

Le troisième genre de connaissance, qui est l'éternité et la béatitude est existence intérieure de trois idées : l'idée de moi, l'idée du monde et l'idée de Dieu.

passage d'un genre à l'autre

Le premier genre de connaissance est l'ensemble des affections et affects-passifs qui en découlent, c'est le monde des signes.

Le deuxième genre de connaissance, appelé raison, est l'ensemble des notions communes univoques et des affects actifs qui en découlent.

On passe de l'un à l'autre en se mettant dans le vecteur joie, augmentation de puissance.

Le troisième genre de connaissance ou intuition, est la connaissance des essences.

Deuxième et troisième genres sont des connaissances adéquates, elles constituent le monde de l'équivocité.

Déterminisme - Causalité

La nature un pur chaos, qui est l'ensemble des décompositions et recompositions. Elles se complètent l'une dans l'autre.

Il y a du bon et du mauvais de mon point de vue, de mon corps déterminé.

Cette image est issue du déterminisme. Ça engage tout le jeu des causes et des effets, car je suis une partie de la nature. Y compris un déterminisme externe qui explique telle image plutôt qu'une autre.

Je ne choisis pas l'image de chose à laquelle mon action est associée.

Je ne peux pas dire que je pourrais faire autrement. Spinoza ne croit pas à une volonté.

C'est un déterminisme qui associe les images de choses aux actions.

Durée

Donc l'organisme est un phénomène de durée, plus que de spatialité. En spatialité l'os n'est rien, c'est de la mort.

L'idée de persévérance chez Spinoza est première par rapport à "tendance".

Pour Spinoza la durée est la transition vécue. C'est le passage d'une chose à une autre.

L'emploi du mot «durée» par Bergson coïncide strictement à la définition de Spinoza.

Le passage d'un état à un autre n'est pas un état.

Entendement

Nous procédons en fonction de notre entendement.

Notre entendement est borné, nous avons besoin de signes. Nous ne sommes pas philosophe.

La substance n'est pas l'inexprimable des signes, car pour Spinoza il n'y a pas d'inexprimable en droit. C'est juste que notre entendement est limité.

Pour Descartes et les cartésiens Dieu a un entendement et une volonté infinis, à la différence avec nous qui avons un entendement fini.

Chez Descartes entendement et substance ont plusieurs sens. La substance chez-lui a trois sens : de Dieu, de l'âme et du corps.

Même s'il fait parti de la philosophie de la lumière, il reste disciple de Saint Thomas, par l'analogie de l'Être. Par ce point il y a un thomisme de Descartes, tout à fait d'avant le XVIIe siècle.

Pour Spinoza l'entendement de Dieu ou de l'homme n'a qu'un seul sens.

Pour Spinoza par l'immanence les entendements finis sont des parties de l'entendement infini.

L'entendement ne fait pas partie de la substance. L'entendement est un mode de pensée.

L'intérêt est de constituer un langage où les termes employés n'ont qu'un seul sens.

[Par les notions d'attributs pensée et étendue, l'entendement une expression du premier n'est donc plus un composant direct de la substance.]

L'entendement ne comprenant rien, dans ce monde où les choses et les mots sont à interpréter, l'interprétation devient l'activité principale. Ces signes «Les filaments visqueux».

Si entendement humain et entendement infini de Dieu, deux sens différents. Si l'un l'a, l'autre ne l'a pas.

Essence

Le mode fait ce qu'il peut. Les scientifiques, les naturalistes observent ce que l'animal peut, c'est tout et ne s'intéressent pas du tout à son essence.

Le discours éthique ne croit pas aux essences.

L'essence est en puissance, à nous de l'actualiser.

Spinoza dit l'essence est puissance, elle est en acte.

La compétence du sage est celui qui est, celui qui sait qu'elle est l'essence, qui sait nos devoirs fonctionnels. D'où la prétention du sage.

Pour le christianisme les choses sont fonctions de leur essence. Un savoir des essences implique une hiérarchie sociale.

Pour Hobbes on réservait le droit naturel dans l'action morale conforme à l'essence. C'est un développement d'une conception juridique de l'éthique : les êtres se définissent par leur puissance (et non par leur essence).

Les existants se définissent par leur puissance [en puissance] et non par leur essence.

Les essences sont éternelles mais les appartenances de l'essence sont instantanées.

Les essences sont des degrés de puissance, elle-même une différence en elle-même, loin du substantialisme.

Les notions communes sont des tremplins pour arriver jusqu'à la connaissance des essences, moi-même dans mon essence, les corps extérieurs dans leur essence, la substance dans son essence, donc Dieu. Il faudra d'autres types d'idées.

À ce moment ma connaissance ne procède plus par notion commune mais par essence singulière.

Finalité

L'illusion des causes finales nous introduit directement dans la seconde catégorie des signes : les signes impératifs.

On passe du signe indicatif, puis au signe impératif, et au seul moyen de s'en sortir, à l'illusion de la finalité.

Ces finalités sont dangereuses car elles distribuent ordres et obéissances.

Dans le monde des finalités nous ne cessons par d'ordonner, de commander ou d'obéir, et les deux à la fois. C'est «le poison du monde».

Hiérarchie ou son absence

Si la pensée et l'étendue sont des attributs de Dieu il n'y a donc aucune hiérarchie entre elles.

Jamais on a poussé aussi loin la critique de toute hiérarchie.

La morale est inséparable d'une hiérarchie. Il n'y a pas de morale si tout se vaut.

Pour le christianisme un savoir des essences implique une hiérarchie sociale.

Les philosophies de l'Un impliquent une hiérarchie des existants : l'Un, l'Être, les sages ... Dans la tradition néoplatonicienne le mot hiérarchie intervient tout le temps, hiérarchie céleste, hiérarchie terrestre, avec les hypostases.

Idée adéquate et sa réciproque

Tant que je connais les corps par leur effet sur moi mes affections sont inadéquates.

Le deuxième état de la raison est la conquête des rapports et des compositions de rapports.

maintenant nous sommes à l'idée des compositions de rapports entre deux corps, le corps extérieur et le mien.

Ces idées sont claires et nécessairement adéquates. Elles nous donnent la cause des effets.

Si l'idée adéquate est l'idée d'un effet séparé de sa cause, ce nouveau type d'idée est adéquate.

Deuxième et troisième genres sont des connaissances adéquates, elles constituent le monde de l'équivocité.

Individualité

L'individualité d'un corps est sa forme, ce qui est un rapport de vitesses et de lenteurs entre ses éléments, qui n'ont pas de forme.

Spinoza n'aurait pas cru à l'individualité mais au contraire il y a peu d'auteurs qui ont cru en celle-ci, c'est une individualité d'une manière d'être.

L'individu chez Spinoza a trois dimensions, les parties extensives qui lui appartiennent, les rapports qui le caractérisent, et l'essence singulière qui va constituer sa puissance. Voir partie II Prop. 13, lemme 7, postulat 1.

Joie et tristesse

Tous les affects dérivent de la tristesse et de la joie. La tristesse remplit ma puissance mais celle-ci diminue.

Les affects signalent des diminutions et des augmentations de puissance vécues, pas obligatoirement conscientes.

Les augmentations de puissance sont des joies, les diminutions de celle-ci sont des tristesses.

La mystification de la religion est de nous faire croire qu'il y a de bonnes tristesses.

La tristesse est un affect enveloppé par une affection. L'affection est une image de chose, peut-être confuse, vague, qui me donne de la tristesse.

Haïr c'est vouloir détruire ce qui risque de vous détruire. Donc le tristesse engendre de la Haine, qui peut être vécue comme une joie.

Pour un amour de joie, vous composez un maximum de rapports, avec un maximum de rapports de l'autre, corporel, perceptif, de toute sorte de natures.

Vous augmentez votre puissance et celle du troisième individu, rencontre des deux.

Les affects (affectus) la quatrième espèce de signe est le signe vectoriel.

Joie, augmentation de puissance, et tristesse, diminution de cette puissance, sont les deux vecteurs.

Bien qu'inévitable il n'y a rien de bon dans la tristesse.

Est un ennemi, un tyran, celui qui me persuadera qu'il y a quelque chose de bon dans la tristesse. Il en a besoin pour asseoir son pouvoir.

Spinoza est disciple d'Épicure. Tradition mal vue dans l'histoire de la philosophie, marquée par des auteurs comme Lucrèce.

C'est le vecteur tristesse qui m'enfoncé en elle, la gonfler à l'infini, m'en barbouiller, à en éprouver «une joie étrange».

La partie III montre bien les deux enchaînements de tristesses ou de joies, qui ne sont pas deux lignes pures.

Les lignes de tristesse sont elles-mêmes rythmées par des joies d'une certaine sorte.

309 En tant que disciple d'Épicure Spinoza nous convie à choisir entre deux lignes, des joies directes ou des joies de compensation.

Il y a des appareils à tristesse (télé ...) car le pouvoir a besoin de tristesse.

Je sélectionne mes joies mais je ne sors pas des signes. C'est toujours un signe vectoriel, simplement j'y suis mieux.

Nos joies ne peuvent pas embêter les autres si elles ne sont pas sur des lignes de haine.

Sur mes lignes de joie je n'embête personne.

Les affects qui découlent des notions communes sont des affects action, ce sont des joies actives.

On passe du premier genre au deuxième en se mettant dans le vecteur joie, augmentation de puissance.

Mode

Les modes sont les manières d'être de cette substance.

Un corps est un mode de l'étendue. Une âme est un mode de la pensée.

Pour moi le mode n'est-il pas l'ensemble ? Mais peut-on imaginer une âme (partie de l'attribut pensée) dans une pierre partie visible de l'attribut étendue ?

Confirmé en partie, mais qu'est-ce qu'un mode pour Spinoza ? (bas de page) «... je suis deux modes et deux attributs, mais je suis une seule et même modification de la substance ... je suis un par [par celle-ci] qui m'enveloppe.»

Le mode fait ce qu'il peut. Les scientifiques, les naturalistes observent ce que l'animal peut, c'est tout et ne s'intéressent pas du tout à son essence.

Il n'y a pas un seul mode, sinon ce serait la substance.

Nous sommes tous des modes, pas des êtres, des manières d'être.

Les philosophes ont été tourmentés par Spinoza, il enthousiasme ou il agace ceux pour qui les êtres, les étants, sont des substances : les cartésiens, les thomistes.

Bien que non substance les modes ont une consistance de rapports.

Morale

Première fois que l'on peut comprendre en quoi une éthique n'est pas une morale. Ce qui appartient à la morale est un rapport inverse de l'âme et du corps. La morale est inséparable d'une hiérarchie. Il n'y a pas de morale si tout se vaut.

Toute la morale, de Platon [jusqu']au XVIIe siècle, consistait à nous dire "tout le monde n'est rien. Il y avait tous les malheurs du monde."

Il n'y a ni bien ni mal mais du bon et du mauvais, c'est la soudure entre l'éthique et l'ontologie.

La morale c'est la distinction entre le bien et le mal, et le triomphe de l'un sur l'autre.

Pour la morale le méchant se trompe sur la nature du bien, il juge mal.

La morale est le système du jugement, du double jugement.

Si vous ne voulez pas juger ni vous ni les autres vous n'êtes pas moral. Vous êtes radicalement méchant ou votre affaire est ailleurs.

Pour la morale "en puissance" se distingue de "en acte". L'essence est en puissance, à nous de l'actualiser.

Hobbes précède Spinoza, qui l'a beaucoup lu, annonce que c'est le contraire. On réservait le droit naturel dans l'action morale conforme à l'essence.

La théorie du droit naturel classique, Cicéron, Saint Thomas, est une vision juridique d'une vision morale du monde.

Sélectionner les données de la situation, voilà qui n'est pas morale. Elle est éthique.

La morale commence à partir du moment où l'on n'assimile pas le vice et la vertu à de simples goûts.

Quand vous ne comprenez rien vous entendez une loi comme un commandement, la loi de la nature comme une loi morale.

Notion commune

Si l'idée adéquate est l'idée d'un effet séparé de sa cause, ce nouveau type d'idée est adéquate. Les idées de composition de rapports Spinoza les appelle des notions communes.

Les stoïciens parlaient déjà de notions communes.

La notion commune est douée d'objectivité, d'invariabilité.

Le deuxième caractère de la notion commune : elle exprime la cause et elle est commune à la partie et au tout. Ce n'est pas une idée inadéquate car celle-ci est séparée de la cause et séparée du tout auquel elle appartient.

Les affects qui découlent des notions communes sont des affects action, ce sont des joies actives.

Dans l'exposé dans la partie II de l'Éthique Spinoza commence par les notions communes les plus universelles, Prop. 37 à 40.

Spinoza commence par les notions communes les plus universelles. Puis il passe des notions communes à tous les corps, à celles à deux corps dont un est le mien. Ces dernières sont plus précises et elles nous permettent de s'élever petit à petit à celles plus universelles.

Dans la partie V Prop.X Spinoza ne prend plus l'ordre déductif pour l'ordre réel des notions communes.

Une notion commune est univoque et ainsi on est sorti de l'équivoque du signe.

Dans la partie II Prop.XL scolie1 il oppose les notions communes aux termes transcendants, étant précisément les idées abstraites. Voir aussi partie II Prop. XXXVII

Les notions communes sont des tremplins pour arriver jusqu'à la connaissance des essences, moi-même dans mon essence, les corps extérieurs dans leur essence, la substance dans son essence, donc Dieu. Il faudra d'autres types d'idées.

À ce moment ma connaissance ne procède plus par notion commune mais par essence singulière.

Le deuxième genre de connaissance, appelé raison, est l'ensemble des notions communes univoques et des affects actifs qui en découlent.

Pour certains, la majeure partie de nous-même occupées par des affects et des affections du premier genre. Pour d'autres l'éternité trouvée par une vie remplie de notions communes et d'idées d'essence, donc d'affections des deuxième et troisième genre.

Ontologie

Spinoza son livre l'Éthique il ne l'intitule pas Ontologie. Il ne pourra ainsi n'être juger qu'au niveau de l'éthique.

Il n'y a ni bien ni mal mais du bon et du mauvais, c'est la soudure entre l'éthique et l'ontologie.

La morale c'est la distinction entre le bien et le mal, et le triomphe de l'un sur l'autre.

L'éthique c'est la distinction entre le bon et le mauvais en ne recoupant pas celle du bien et du mal.

L'Éthique conduit le plus vite possible à l'ontologie, à la vie dans l'Être.

Il y a un rapport entre ontologie et politique.

La différence paraît être entre les ontologies pures et les philosophies de l'Un. Ces dernières impliquent une hiérarchie des existants : l'Un, l'Être, les sages ... Dans la tradition néoplatonicienne le mot hiérarchie intervient tout le temps, hiérarchie céleste, hiérarchie terrestre, avec les hypostases (action de se placer en dessous).

Une ontologie pure répudie la hiérarchie.

Dans une ontologie pure, où l'Un n'est pas supérieur à l'Être, le mal n'est rien et le bien non plus.

Le problème de l'ontologie est directement lié à la question de l'infini.

Paradoxe

La philosophie a commencé par le paradoxe et qu'elle n'abandonnera jamais.

Le paradoxe est quelque chose qui est et que vous ne pouvez pas penser. Il est une proposition de l'impensabilité d'un étant.

Trois paradoxes dans la notion d'infini chez Spinoza : un infini inégal non constant qui peut être double ou triple ; un infini limité par un minimum et un maximum (voir figure des deux cercles) ; et un infini non numérique.

Partie I

Spinoza ne commence pas par Dieu. Qui n'est atteint qu'à la définition 6 et dans les démonstrations 9 et 10.

Partie II

Dans l'exposé dans la partie II de l'Éthique Spinoza commence par les notions communes les plus universelles, Prop. 37 à 40.

Dans la partie II Prop.XL scolie1 il oppose les notions communes aux termes transcendants, étant précisément les idées abstraites. Voir aussi partie II Prop. XXXVII

L'individu chez Spinoza a trois dimensions, les parties extensives qui lui appartiennent, les rapports qui le caractérisent, et l'essence singulière qui va constituer sa puissance. Voir partie II Prop. 13, lemme 7, postulat 1.

Partie III

La partie III montre bien les deux enchaînements de tristesses ou de joies, qui ne sont pas deux lignes pures.

Les lignes de tristesse sont elles-mêmes rythmées par des joies d'une certaine sorte.

Partie V

Dans la partie V les démonstrations non plus le même schéma que dans les autres parties, qui se développaient avec le deuxième genre de connaissance.

Les démos subissent des contractions, les temps des démonstrations ont disparu.

Vitesse absolue du troisième genre de V et les vitesses relatives des quatre premières parties.

Dans la partie V Prop.X Spinoza ne prend plus l'ordre déductif pour l'ordre réel des notions communes.

La partie V, la plus difficile et la plus belle nage dans les essences.

L'éternité par la partie V Prop. 38 à 40.

Pour certains, la majeure partie de nous-même occupées par des affects et des affections du premier genre.

Pour d'autres l'éternité trouvée par une vie remplie de notions communes et d'idées d'essence, donc d'affections des deuxième et troisième genre.

La partie V se termine par une espèce d'expérience mystique de la lumière.

Persévérer dans son être

Dans «persévérer dans son être» il faut lire tantôt «tendance à conserver», tantôt «tendance à persévérer», tantôt «tendance à persévérer dans l'être», parfois lire «dans son être».

Je persévère en moi-même tant que cet ensemble de rapports qui me constitue, avec un mouvement des rapports les plus complexes aux moins complexes et réciproquement.

L'idée de persévérance chez Spinoza est première par rapport à "tendance".

Chaque chose persévère dans la mesure où ce qui la constitue va et vient du plus complexe au moins complexe.

Philosophe et philosophie

Les philosophes établissent une séquence, dans leur création conceptuelle, sur les rapports entre l'Être et l'Un.

La philosophie serait et se confondrait avec la construction d'un système de jugement. Elle n'a jamais fait de mal à personne, mais les philosophes n'ont pas cessé de juger. La philosophie a commencé par le paradoxe et qu'elle n'abandonnera jamais.

Une proposition philosophique est bonne lorsqu'elle nous paraît évidente, pensée de tout temps, très familière et aussi insolite. Les deux à la fois c'est une bonne proposition philosophique.

La philosophie à la lettre c'est l'art d'engrosser les propositions. C'est épatant, une merveille, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde.

Aparté sur l'utilisation de la philosophie, elle est là pour triturer les concepts, les mots courants et ou avec un nouveau sens, ou l'invention de nouveaux mots.

En philosophie apprenez par cœur l'Éthique de Spinoza, ça sert pour la vie.

La philosophie fait parti de la littérature, de l'art en général, ça donne les mêmes émotions.

Comme notre entendement est borné, nous avons besoin de signes. Nous ne sommes pas philosophe.

La philosophie gémit tellement sous tous les cours par lesquelles elle est passée.

Prophétie et prophètes

Lisons les livres des Prophètes. Spinoza a une admirable et très belle théorie du prophétisme et des signes prophétiques dans le TTP.

C'est un texte d'humour juif, positiviste, d'humour tout court.

A partir du TTP Spinoza explique que, chaque fois qu'il tombe sur une dimension symbolique, c'est le truc des prophètes. Ils interprètent le rapport Dieu-mode comme un rapport père-fils, ce qui réclame de signes. Le prophétisme est l'acte par lequel je reçois et émets des signes.

Le prophète interpellé par dieu ne comprend rien.

Il demande un signe qu'il va transmettre par des signes.

Spinoza limite la dimension symbolique aux signes prophétiques et sociaux, mais le moins prophétique possible.

Signes prophétiques, signes sociaux et signes linguistiques sont les trois grands types de signes.

L'homme du signe est le prophète juif.

Deux livres sur ce prophétisme juif, le TTP et L'essence du prophétisme de Neher.

Puissance

Pour une éthique les étants, les existants, sont rapportés à une échelle quantitative qui est celle de la puissance.

Le discours éthique ne croit pas aux essences.

La "volonté de puissance" de Nietzsche n'est pas ce que je veux mais ce que j'ai. C'est la puissance qui est sujet de la volonté.

Qu'est-ce que tu peux, en vertu de ta puissance.

Pour la morale "en puissance" se distingue de "en acte". L'essence est en puissance, à nous de l'actualiser. Spinoza dit l'essence est puissance, elle est en acte.

Ce que je peux est l'ensemble de ce que je fais et ce que je subis.

L'intensité (ou puissance) de la chose c'est son rapport avec l'Être, un lien avec l'ontologie.

Démonstration au dessus dans le livre.

Pour Hobbes on réservait le droit naturel dans l'action morale conforme à l'essence. Pour lui votre droit naturel c'est toute votre puissance.

Avec Hobbes, c'est un développement d'une conception juridique de l'éthique : les êtres se définissent par leur puissance (et non par leur essence).

Si Spinoza reprend cette conception du droit de Hobbes, il changera des choses importantes. Il n'aura pas la même conception politique. Mais il se déclare lui-même disciple de Hobbes.

Les existants se définissent par leur puissance [en puissance] et non par leur essence. Le droit de

chacun sera la puissance de chacun. [rappel e mot puissance n'est à prendre que dans le sens direct]

C'est une échelle quantitative des êtres du point de vue de la puissance.

Rappel, la puissance c'est l'ensemble de ce que je peux en action et en passion.

Pour Spinoza un homme fort et libre ne veut pas dire costaud.

Spinoza met du côté des impuissants et des esclaves les tyrans et les prêtres. Ils ont besoin d'attrister la vie.

Toute puissance est en acte et veut dire elle est effectuée. La puissance est égale à acte pour Spinoza.

L'affect est ce qui effectue la puissance. A chaque instant des affects remplissent ma puissance.

Les affects sont des perceptions, des sentiments. Ce sont des remplissements, des effectuations de puissance.

Tous les affects dérivent de la tristesse et de la joie. La tristesse remplit ma puissance mais celle-ci diminue.

La puissance, sans être une quantité, n'existe que comme rapport entre quantités, c'est le passage de l'une à l'autre, «quantité transitive.»

Une manière d'être c'est un passage. La puissance est un rapport différentiel.

Deux pôles d'existence, exister sur un mode d'existence avec une puissance de telle manière qu'elle augmente.

Ce que j'éprouve en actions et en passions effectue ma puissance à chaque instant.

Spinoza et Hobbes sortent de l'état de nature, mais avec Hobbes je renonce à mon droit de nature au profit du souverain. En rupture pour Spinoza au contraire je ne renonce pas à ce droit, même dans l'état civil.

La philosophie politique de Spinoza a été possible grâce au coup de force de Hobbes.

Nouveauté : l'état de nature et le droit naturel comme puissance et ses effets qui rompent avec la tradition cicéronienne.

Comment être libre ? Comment effectuer sa puissance dans les meilleures conditions ? Ce n'est pas un rapport d'obéissance.

L'obéissance est seconde, après dans une société qui offre le meilleur moyen d'effectuer sa puissance.

Le rapport politique est le rapport d'obéissance et n'est pas celui de l'effectuation de puissance.

Dans l'intuition première la différence n'est pas hiérarchique. Elle est quantitative des puissances et qualitative des modes d'existence.

Quel est le régime politique où les signes sont les moins nocifs, qui n'empiète pas sur la puissance de penser et nous fait faire le moins d'erreurs possibles, pour laisser toutes ses chances à l'homme libre ? Sa réponse finale dans le TTP est la démocratie.

Une action est vertueuse ou vicieuse par son rapport d'association avec une image de chose. Cette image est une affection de ma puissance, pas de l'action.

Si on augmente les affections dont on est capable, il y a une augmentation de puissance et réciproquement.

Les affects signalent des diminutions et des augmentations de puissance vécues, pas obligatoirement conscientes.

Les augmentations de puissance sont des joies, les diminutions de celle-ci sont des tristesses.

Nietzsche par sa volonté de puissance est spinoziste, augmentation et diminution de puissance. Il n'y a rien à voir avec la conquête d'un pouvoir quelconque. Augmenter sa puissance c'est faire un nouvel individu, en composant des rapports entre la chose et moi qui composons les rapports.

La dénonciation qui parcourt l'Éthique est celle de gens dangereux du fait qu'ils sont tellement impuissants. Les gens de pouvoir sont des impuissants. Il ne peuvent construire leur pouvoir que par la tristesse des autres.

Le plus beau des amours n'est pas du tout un truc spirituel. C'est simplement quand ça fonctionne bien. Avec des tristesses locales que vous n'ignorez pas sans complaisance. Plus vous y accorderez de la complaisance plus vous perdrez de puissance.

Pour un amour de joie, vous composez un maximum de rapports, avec un maximum de rapports de l'autre, corporel, perceptif, de toute sorte de natures. Vous augmentez votre puissance et celle du troisième individu, rencontre des deux.

Les essences sont des degrés de puissance, elle-même une différence en elle-même, loin du substantialisme.

Nous sommes donc pas seulement une somme de rapports, nous sommes en fait une somme de différences entre rapports. Le premier effort de la raison est de tout faire en ce qui est en mon pouvoir pour augmenter ma puissance d'agir.

Le quatrième genre de signes sont les signes vectoriels, les augmentations de puissance, les affects (affectus).

Ma puissance diminuée ou augmentée s'effectue sous et par les affections que j'éprouve.

Joie, augmentation de puissance, et tristesse, diminution de cette puissance, sont les deux vecteurs.

Le premier effort de la raison, avant même qu'il y ait raison, est de se mettre sur le vecteur-augmentation puissance.

Je ne connais les autres corps que par les effets qu'ils ont sur le mien. Je reste donc dans le domaine des affections et les affects correspondants passifs en évolution de puissance.

Vous cherchez une rencontre avec des corps qui conviennent, soleil, être aimé ... collection de timbres. Vous augmentez votre puissance mais en restant dans la passion.

Tant que je connais les corps par leur effet sur moi mes affections sont inadéquates.

Quand je possède ma puissance il faut que quelque chose ait changé.

Que signifie posséder sa puissance ? Comment que je reconnais que je possède ma puissance ?

La deuxième étape de la raison est un état où je ne reconnais plus les corps extérieurs simplement par l'effet qu'ils ont sur le mien. Mais par des compositions de rapports entre eux et le mien. Là j'atteins ce savoir-vivre, je possède ma puissance.

Les idées découlent toujours des affects mais ceux-ci ne sont plus des passions. Donc des diminutions ou augmentations de la puissance d'agir. Ce sont de affects actifs.

On passe du premier genre de connaissance au deuxième en se mettant dans le vecteur joie, augmentation de puissance.

L'individu chez Spinoza a trois dimensions, les parties extensives qui lui appartiennent, les rapports qui le caractérisent, et l'essence singulière qui va constituer sa puissance.

Raison

La Raison exige un rythme de pensée et ne commencerez pas par l'Être mais ce qui vous y donne accès.

Pour Descartes la formule «Je pense donc je suis.» est la formule de l'idiot, car l'homme est réduit à la raison naturelle. Et il ne peut même pas dire «L'homme est un animal raisonnable» d'Aristote.

Que veut "animal" et "raisonnable" ? Aussi peu explicable que "penser" et "être".

«Animal raisonnable» écrit dans les livres s'appuie sur des éléments explicites.

L'idiot s'oppose à l'homme des livres. La raison naturelle s'oppose à la raison savante, donc le cogito est l'énoncé de l'Idiot.

Pour Spinoza l'homme n'est pas un animal raisonnable, il fait ce qu'il peut, corps et âme. Le raisonnable n'est pas l'essence de l'homme.

La théorie classique du droit naturel, vu par le christianisme et ses ascendants, une chose se définit par son essence. Exemple, l'essence de l'homme : c'est un animal raisonnable.

Pour Hobbes le droit est l'opération du devenir social, personne ne naît raisonnable.

L'homme le plus raisonnable du monde et le fou complet se valent strictement. Voir TTP XVI Chap2

La raison est réduite en cas spécial des affects, c'est un certain type d'affect.

Suivant l'Éthique IV Prop. 59 Scolie, frapper est une action neutre. Si on y met de la passion c'est néfaste. Si l'on y met de la raison pure on l'évite si c'est néfaste à l'autre.

Mené par la raison, la puissance de penser et de connaître, nous n'avons pas besoin de signes.

Nous ne naissons pas raisonnable, libre, intelligent, c'est en devenir, à la merci des rencontres, à la merci des décompositions.

Le premier effort de la raison est de tout faire en ce qui est en mon pouvoir pour augmenter ma puissance d'agir.

Ce long apprentissage comment peut-il me mener à un stade où je suis plus sûr de moi, où je deviens raisonnable, où je deviens libre ?

Rompre les associations a été toujours les raisons de la vie et de l'art «À cet égard, l'art et la vie, c'est strictement pareil.»

Le premier effort de la raison, avant même qu'il y ait raison, est de se mettre sur le vecteur-augmentation puissance.

La deuxième étape de la raison est un état où je ne reconnais plus les corps extérieurs simplement par l'effet qu'ils ont sur le mien. Mais par des compositions de rapports entre eux et le mien.

Le deuxième état de la raison est la conquête des rapports et des compositions de rapports.

Le deuxième genre de connaissance, appelé raison, est l'ensemble des notions communes univoques et des affects actifs qui en découlent.

Spinoza ne définit pas l'homme raisonnable, c'est une idée abstraite.

composition et décomposition des Rapports

L'individualité d'un corps est sa forme, ce qui est un rapport de vitesses et de lenteurs entre ses éléments, qui n'ont pas de forme.

C'est le rapport de vitesse ou de lenteur qui constitue la forme du corps.

Un corps, une chose, chacun de nous est constitué par un ensemble de rapports. Des rapports constitutifs des mouvements et de repos qui s'établissent entre particules.

Je persévère en moi-même tant que cet ensemble de rapports qui me constitue, avec un mouvement des rapports les plus complexes aux moins complexes et réciproquement. Exemple avec l'os qui prend et donne des minéraux.

Pas de définition de l'unité de chaque chose de manière substantielle mais comme système de rapports multiples.

Une chose mauvaise détruit mes rapports constituants.

Une chose est dite mauvaise si elle décompose un rapport.

Il n'y a pas de mouvement et de repos dans le corps sans qu'il y ait aussi discernement dans les âmes ; pour le meilleur par les compositions de rapports, pour le pire par leur destruction.

Un corps, une chose, chacun de nous est constitué par un ensemble de rapports. Des rapports constitutifs des mouvements et de repos qui s'établissent entre particules.

Je persévère en moi-même tant que cet ensemble de rapports qui me constitue, avec un mouvement des rapports les plus complexes aux moins complexes et réciproquement.

Pas de définition de l'unité de chaque chose de manière substantielle mais comme système de rapports multiples.

Une chose mauvaise détruit mes rapports constituants.

Une chose est dite mauvaise si elle décompose un rapport.

Bien que non substance les modes ont une consistance de rapports.

Pouvoir de discernement interne brisé des rapports internes.

Les maladies auto-immunes. Rapports et relations chimiques perturbés.

Rapports internes de l'esprit, son âme, perdent leur cohésion.

L'Éthique nous donne le moyen de distinguer les actes bons et mauvais. Ils composent ou décomposent des rapports.

Une bonne action opère une composition directe des rapports même si elle opère une décomposition indirecte.

Une mauvaise action opère une décomposition directe même si elle opère une composition indirecte.

Si vous introduisez dans Spinoza quoi que ce soit qui déborde cette composition de rapports, vous avez peut-être raison de votre point de vue, mais ceci n'a rien à voir avec celle de Spinoza.

Il y a un ordre de composition des rapports.

La nécessité de la Nature nécessite qu'il n'y a pas de rapport non effectué.

Tout possible est nécessaire. Ça implique que les rapports ont été, sont et seront effectués, sans aucun symbolisme.

A force de servir le rapport ne passe plus. Il s'est détendu en servant et en se déplaçant.

Une infinité de rapports, la nature entière est la totalité des effectuations de tous rapports possibles, nécessaires. Spinoza appelle une loi une composition de rapports. Ce que l'on appellera "loi de la nature".

En prenant les lois pour ce qu'elle sont, pour des compositions physiques de rapports entre les corps, commandements, obéissance, nous resteraient inconnues.

Deux langages, un faux par signes et un vrai par l'expression. Lui même est la composition des rapports à l'infini.

Rappel, n'étant pas substance nous sommes des paquets de rapports.

Ni bien, ni mal, il n'y a que du bon et du mauvais. Le bon est rapport qui se compose directement avec des rapports qui lui conviennent.

L'image de chose associée à l'action est telle que l'action décompose le rapport de cette chose ou se compose avec le rapport de celle-ci.

Toute action compose et décompose des rapports, mais est-ce un vice ou une vertu ?

L'image de chose à laquelle l'action est associée est telle que cette chose est directement décomposée par cette action. Dans ce cas c'est un vice.

Deux individus amoureux en forment un autre, avec les deux comme parties. Par l'amour exclusivement sexuel il y a une décomposition de rapports qui détruit l'autre.
Augmenter sa puissance c'est faire un nouvel individu, en composant des rapports entre la chose et moi qui composons les rapports.
Pour un amour de joie, vous composez un maximum de rapports, avec un maximum de rapports de l'autre, corporel, perceptif, de toute sorte de natures.
Nous sommes donc pas seulement une somme de rapports, nous sommes en fait une somme de différences entre rapports.
C'est un apprentissage pour évaluer ou avoir des signes, organiser ou trouver des signes qui me disent quels rapports me conviennent.
Pour cet apprentissage des rapports qui se composent ou ne se décomposent pas, nous n'avons aucune science préalable.
Vous n'avez pas cette science des rapports, vous ne pouvez vous guider que par des signes.
Nous arrivons à une science approximative par signes des rapports qui me conviennent ou pas.
Le langage est au niveau du rapport entre les mots qui renvoie à des rapports entre des choses.
Il y a isomorphisme entre les rapports entre les mots et les rapports entre les choses.
La deuxième étape de la raison est un état où je ne reconnais plus les corps extérieurs simplement par l'effet qu'ils ont sur le mien. Mais par des compositions de rapports entre eux et le mien.
Je ne vois plus quelqu'un qui entre comme un objet délimité, je le vois comme un ensemble de rapports ambulants.

Séquences

Les concepts sont inséparables des séquences. Comprendre la séquence c'est comprendre le concept. La séquence est à rapprocher de la peinture.
Les philosophes établissent une séquence, dans leur création conceptuelle, sur les rapports entre l'Être et l'Un.
Platon le fait dans la seconde partie du Parménide.
Pour Plotin l'Être émane de l'Un, sinon ça deviendrait deux. (Voir Spinoza et le problème de l'expression.). Pour Plotin l'Être comprend tous les êtres. Chaque être explique l'Être.
Tenir compte des séquences pour comprendre Plotin.
Si la pensée et l'étendue sont des attributs de Dieu il n'y a donc aucune hiérarchie entre elles.
La substance unique Spinoza l'appelle Dieu puisque c'est l'absolument infini.
Il n'y a qu'une cause elle est immanente.
Spinoza son livre l'Éthique il ne l'intitule pas Ontologie. Il ne pourra ainsi n'être juger qu'au niveau de l'éthique.
N'ayant plus de cause première, étant immanente, Spinoza supprime toute séquence.
Toutes les choses vont se mouvoir sur ce plan fixe, mais non d'immobilité.

Signes et sémiologie

Le prophétisme est l'acte par lequel je reçois et émets des signes.
«Dans le monde, suivant Spinoza, l'idée même de signe n'existe pas. Il y a des expressions, jamais de signe.» «Dieu ne fait jamais un signe.»
Le prophète interpellé par dieu ne comprend rien. Il demande un signe qu'il va transmettre par des signes.
Spinoza, son point de vue le plus moderne, oppose l'expression et le signe.
Le signe est toujours équivoque. Il signifie plusieurs sens.
L'expression, par opposition, est univoque. En résumé du TTP Dieu procède par expressions et jamais par signe.
Comme deux langages, un faux par signes et un vrai par l'expression. Lui même est la composition des rapports à l'infini.
Comme notre entendement est borné, nous avons besoin de signes.
Comprenant peu de choses, il y a une nécessité vitale des signes.

S'il y a un domaine symbolique c'est celui de l'ordre du commandement et de l'obéissance, domaine des signes.

Notre connaissance est finie et limitée. Nous avons besoin d'un minimum symbolique.

Quel est le régime politique où les signes sont les moins nocifs, qui n'empiète pas sur la puissance de penser et nous fait faire le moins d'erreurs possibles, pour laisser toutes ses chances à l'homme libre ? Sa réponse finale dans le TTP est la démocratie.

Spinoza limite la dimension symbolique aux signes prophétiques et sociaux, mais le moins prophétique possible.

Mené par la raison, la puissance de penser et de connaître, nous n'avons pas besoin de signes.

Spinoza limite les signes à ceux qui nous permettent le mieux pour vivre.

La substance n'est pas l'inexprimable des signes, car pour Spinoza il n'y a pas d'inexprimable en droit. C'est juste que notre entendement est limité.

C'est un apprentissage pour évaluer ou avoir des signes, organiser ou trouver des signes qui me disent quels rapports me conviennent.

Pour cet apprentissage des rapports qui se composent ou ne se décomposent pas, nous n'avons aucune science préalable.

Vous n'avez pas cette science des rapports, vous ne pouvez vous guider que par des signes.

Hors ces signes est un langage très ambiguë, équivoque. Signes prophétiques, signes sociaux et signes linguistiques sont les trois grands types de signes.

Nous arrivons à une science approximative par signes des rapports qui me conviennent ou pas.

La [sémiologie](#) est en gros la théorie des signes. Spinoza a quelque chose à nous dire quant au projet d'une sémiologie générale.

Le signe est une entité conventionnel, c'est un point de départ qui permet à Saussure de situer sa sémiologie.

Le signe a avec ce qu'il signifie un rapport conventionnel, un rapport d'institution et non un rapport naturel. Ce dernier serait un rapport de ressemblance contiguë avec un rapport purement conventionnel.

C'est le principe de l'arbitraire du signe.

Pierce à la même époque ne se contente pas du tout de ce caractère conventionnel pour délimiter le domaine des signes.

Pour beaucoup de linguistes le mot a un double rapport.

Il désigne l'objet, le signifié, et le rapport conventionnel entre le mot et ce signifié.

Les divisions du signifié ne préexistent pas à la divisions des mots.

Il y a une isomorphie du signe et du signifié.

Variabilité du signe vue par Spinoza par l'interprétation de l'Ancien Testament, le TTP.

Peirce se réclame du Moyen Âge où se développe des théories des signes.

Ces théories des signes au Moyen Âge est le point commun entre la sémiologie actuelle et Spinoza.

Le premier caractère que Spinoza fixe au signe c'est sa variabilité.

Nous n'avons pas les même signes, ce qui se distingue des lois de la nature, qui elles sont invariables.

Notre croyance religieuse est peut-être l'ensemble des multiples signes que nous faisons et attendons ?

L'homme du signe est le prophète juif. Deux livres sur ce prophétisme juif, le TTP et L'essence du prophétisme de Neher.

Dans cette voie sémiologique pas de nature conventionnelle du signe.

Le deuxième caractère est l'associabilité du signe, plus profond que le précédent. Il est sans doute soit inséparable des chaînes associatives. C'est à ce niveau que Spinoza situe le langage comme système de signes conventionnel. La définition du langage chez Spinoza serait non pas le signe, mais la chaîne associative dans laquelle entre le signe. Voir ÉthII P18 scolie (page 267 très beau texte sur le langage)

Une chaîne associative est à l'air libre, elle peut toujours être interrompue. Ce qui réclame un recours, un signe des signes (TTP chap.II alinéa 3).

Le langage va être de l'équivocité, un signe a plusieurs sens irréductibles, ou celui de l'analogie, un signe a des sens qui ne sont pas sans rapport.

D'une certaine manière en liaison avec Spinoza nous renonçons à définir le signe par une nature conventionnelle supposée.

Trois caractères nous permettent de définir le signe avec pour chacun deux dimensions : une dimension quotidienne en rapports avec les choses et une dimension extrême en rapport avec Dieu. Si vous supprimez une dimension l'autre subsiste.

Les trois caractères : la variabilité, l'associativité et l'équivocité.

C'est le signe pour Spinoza qui donne cohérence au premier genre de connaissance.

Par la philosophie de Spinoza il s'agit de se détourner du monde des signes, de fait équivoque, de conquérir un autre monde qui sera celui de la lumière, le monde optique.

Spinoza distingue trois genres de signes.

Ma perception est un signe qui est l'effet, l'empreinte.

Spinoza a une théorie de la perception très simple. Elle est une empreinte d'un corps extérieur sur moi. Cette empreinte est un signe.

Je ne connais que des effets sur mon corps, qui sont détachés de leur cause. C'est le premier genre de signe : les signes-empreintes.

L'illusion des causes finales nous introduit directement dans la seconde catégorie des signes : les signes impératifs.

On passe du signe indicatif, puis au signe impératif, et au seul moyen de s'en sortir, à l'illusion de la finalité. Ces finalités sont dangereuses car elles distribuent ordres et obéissances.

Dans le monde des finalités nous ne cessons pas d'ordonner, de commander ou d'obéir, et les deux à la fois. C'est «le poison du monde».

Les signes indicatifs et impératifs dans le régime d'associativité ne cesse de multiplier le sens des mots.

L'entendement ne comprenant rien, dans ce monde où les choses et les mots sont à interpréter, l'interprétation devient l'activité principale. Ces signes «Les filaments visqueux».

On a les deux bouts de la chaîne. À un bout le monde des signes et pour Spinoza ça va très mal. Ce monde des signes est un état de fait.

Il n'y a aucune possibilité d'un cogito chez Spinoza, d'une saisie d'un être pensant. En fait on est dans un monde des signes.

Nous vivons parmi les signes, nous ne cessons pas d'en réclamer, tout ça dans une obscurité, une confusion, qui définit un état de fait.

Dans ce monde de signes qui ont leurs caractères propre, variabilité, associativité, équivocité, et leur genre, indicatif, impératif, interprétatif. Nous vivons dans ce monde.

À l'autre bout de la chaîne Spinoza nous propose une sorte de but, un idéal.

Nous commençons à le saisir par un aspect, pour arriver à un monde de l'univocité, et non plus un monde de signes équivoques.

Mais on ne peut rendre univoques des expressions qui l'aurait été. Il y a des signes et des expressions fondamentalement condamnées à l'équivocité.

Comment échapper à la confusion, l'obscurité du monde des signes bloqué par l'indicatif, l'impératif, l'interprétatif, monde des signes inadéquat pour Spinoza ?

Tout le XVIIe siècle a été une critique du monde des signes, opposé au Moyen Âge et à la Renaissance qui ont développé de magnifiques théories pratiques des signes.

Réaction pour y opposer les droits purement optiques de l'idée claire, distincte et lumineuse dont fait partie Spinoza.

Il s'en sort par un quatrième type de signe qui vous donne la possibilité de sortir des signes.

Sinon on serait condamné au premier genre de connaissance.

Le quatrième genre de signes sont les signes vectoriels, les augmentations de puissance, les affects (affectus).

Ces affects (affectus) la quatrième espèce de signe est le signe vectoriel.

Joie, augmentation de puissance, et tristesse, diminution de cette puissance, sont les deux vecteurs.

Comment ces signes vectoriels peuvent nous aider à sortir du monde des signes ?
La tristesse, mauvais vecteur, nous rabat sur le monde des signes.

La substance

Pour Spinoza une seule substance infinie possédant tous les attributs.

Les modes sont les manières d'être de cette substance.

La substance unique Spinoza l'appelle Dieu puisque c'est l'absolument infini.

L'étendue, comme la pensée, est un attribut de la substance et il n'y a pas d'attribut supérieur à l'autre .. égalité parfaite.

Nous ne sommes pas des substances, mais des manières d'être.

«... je suis deux modes et deux attributs, mais je suis une seule et même modification de la substance ... je suis un par [par celle-ci] qui m'enveloppe.»

Il n'y a pas un seul mode, sinon ce serait la substance.

affect signe Vectoriel

Ces affects (affectus) la quatrième espèce de signe est le signe vectoriel, les augmentations de puissance.

joie, augmentation de puissance, et tristesse, diminution de cette puissance, sont les deux vecteurs.

Comment ces signes vectoriels peuvent nous aider à sortir du monde des signes ?

La tristesse, mauvais vecteur, nous rabat sur le monde des signes.

C'est le vecteur tristesse qui m'enfoncé en elle, la gonfler à l'infini, m'en barbouiller, à en éprouver «une joie étrange».